
Discours du citoyen Brunel, prononcé le 10 ventôse dans le temple de la Raison du Rocher-de-la-Liberté, ci-devant Saint-Lô, en annexe de la séance du 20 germinal an II (9 avril 1794)

Citer ce document / Cite this document :

Discours du citoyen Brunel, prononcé le 10 ventôse dans le temple de la Raison du Rocher-de-la-Liberté, ci-devant Saint-Lô, en annexe de la séance du 20 germinal an II (9 avril 1794). In: Tome LXXXVIII - Du 13 au 28 germinal an II (2 au 17 avril 1794) pp. 375-383;

https://www.persee.fr/doc/arcpa_0000-0000_1969_num_88_1_29391_t1_0375_0000_7

Fichier pdf généré le 01/02/2023

72

[La c^{ne} Ducler, f^o Bertrand, à la Conv.; Paris, 20 germ. II] (1).

« Citoyens représentants,

Marie-Louise Ducler, femme de Bertrand, âgé de 63 ans, père de 3 enfants, vient réclamer la liberté de son mari mis en état d'arrestation par le Comité de surveillance de Clichy-sur-Seine, trop longtemps présidé par Calmer, juif hollandais, maintenant traduit au Tribunal révolutionnaire. Bertrand s'était attiré la défaveur de ce Comité parce qu'il s'était plaint au Ministre de l'Intérieur de ce que l'on avait porté le pain à 15 sous; il n'avait pas caché son mécontentement sur l'inexécution des loix du maximum. Le Comité, présidé par Calmer s'en vengea en accusant Bertrand d'accaparement. On emporta ses papiers de sa maison sans lui en donner de reçu ni dresser aucun procès verbal; depuis on lui a rendu ses papiers avec des coupons de rubans qui sont encore dans ce sac cacheté du cachet du Comité, voilà les marchandises et papiers qui servaient de prétexte à un accaparement. Ce sac pèse environ 40 à 42 livres qui a servi à la dénonciation. Cet acte reconnu arbitraire par le Comité de surveillance lorsque le C. Longueville Clémentière, commissaire du Comité de Sûreté générale fut chargé le 26 pluviôse de se faire rendre compte auprès des autorités constituées civiles et militaires de tous les actes arbitraires qu'aurait exercés dans ladite commune le nommé Calmer. Cependant Bertrand réclame justice, vu la reconnaissance formelle de son innocence.

Le Comité n'a trouvé d'autre moyen pour lui imposer le silence qu'en l'envoyant dans une maison d'arrêt; à Paris les malveillants ont espéré que les murs des prisons arrêteraient les élans de sa voix et qu'il périrait dans l'oubli de sa vieillesse, et de misère, mais ils ne savent pas que ce même regard si terrible et coupable et qui perce le plus profond mystère des conspirateurs, que ce même regard se tourne aussi vers l'innocent et le délivre.

Citoyens représentants, la citoyenne Bertrand vous conjure de rendre à une famille éplorée un vieillard dont il est le seul soutien et la seule consolation. »

f^o BERTRAND.

Renvoyé au Comité de sûreté générale (2).

73

[Le distr. du Rocher-de-la-Liberté, ci-dev^t. Saint-Lô, à la Conv.; 12 germ. II] (3).

« Citoyen président,

Détruire les erreurs et les préjugés du peuple, lui dévoiler les fourberies des prêtres, et

(1) F^o 4597, pl. 2, p. 65.

(2) Mention marginale, datée du 20 germ. et signée PEYSSARD.

(3) D xxxviii 1, doss. X. Le discours du cⁿ Burnel n'est pas joint.

lui montrer la vérité toute nue, était le moyen sûr de le défanatiser, de lui apprendre à connaître la perfidie des conseils de ceux qui veulent entretenir ses erreurs pour le faire servir à leurs projets liberticides. C'était le moyen de prévenir les obstacles qui, dans son égarement, auraient pu mettre fin à son bonheur et à sa tranquillité. Tel était le but que l'administration du district du Rocher-de-la-Liberté s'est proposé en faisant imprimer le discours du cⁿ Burnel dont nous t'adressons deux exemplaires, deux au Comité d'instruction publique, deux au Comité de salut public et deux au Comité de sûreté générale.

Ce discours a eu dans ce district l'effet que nous en attendions, surtout dans un moment où Bouret, ton collègue, a ordonné la cessation du culte catholique. Nous avons vu tomber sans secousse les autels des prêtres. Les communes s'empressent de déposer l'argenterie et les cuivres, les linges et ornements de leurs églises. Dans le mois de ventôse, nous avions envoyé 235 marcs 6 onces 7 gros d'argenterie, et nous allons faire un nouvel envoi encore plus considérable.

Enfin, il ne se dit plus de messes dans les églises, la masse du peuple y applaudit, cependant c'est dans ces moments où nous avons redoublé de surveillance pour comprimer les malveillants, car il en est encore; mais nous leur faisons la guerre sans trêve et leurs manœuvres sont sans succès. »

PAUCHARD (présid.), BOSREDON, HEUDELIN, DURIER.

[Discours du cⁿ Burnel, prononcé le 10 vent. II dans le temple de la Raison du Rocher-de-la-Liberté] (1).

NÉCESSITÉ DU CULTE DE LA RAISON

Discenda virtus est
Senec. epist. 124

Citoyens,

Avant que je commence, permettez-moi, je vous en conjure, de réclamer de vous, sans parler de l'indulgence qui m'est absolument nécessaire, deux choses qui ne me le sont pas moins : je veux dire du silence et de l'attention; du silence parce que, sans lui, je ne puis espérer me faire entendre; de l'attention parce que la matière que je vais traiter est, sans conteste, d'une importance assez haute pour la mériter généralement toute entière.

Républicains et républicaines,

Sans le retardement que nous n'avions pas prévu, nous comptions d'abord aller planter avec solennité l'arbre vivace que nous regardons comme le signe visible de notre liberté, et nous serions venus ensuite, avec un respect religieux, terminer cette auguste cérémonie dans ce temple, par nous dédié récemment à la Raison. Cette marche si simple nous trace tout naturellement la conduite que nous devons tenir désormais. Si nous avons planté la liberté dans nos cœurs, pour qu'elle y pousse des racines

(1) B.N., 8^o Lb⁴⁰ 2937. Broch. in-8^o, 45 p. De l'Imp. nat., chez Gomont, au Rocher de la Liberté, an II.

profondes, et qu'elle y fructifie, il faut que nous l'arrosons avec les eaux fécondes que l'on puise à la source de la Raison : disons mieux ; il faut que la Raison partage seule nos hommages avec la liberté qu'elle a produite ; il faut que nous rendions à ces deux déesses un culte constant et exclusif. Tout autre, indigne d'hommes devenus libres, les replongerait nécessairement dans l'ignorance de leurs devoirs et de leurs droits, et les précipiterait de nouveau dans le gouffre de crimes et de malheurs qu'ont creusé dans tous les tems la superstition et la servitude, sa compagne inséparable. C'est uniquement pour l'avoir négligé trop long-tems, que le terme de nos maux s'est prolongé jusqu'ici : et s'il fallait absolument des fables pour repaître l'esprit de l'homme, au lieu de lui conter qu'il n'a cessé d'être heureux que parce qu'il a goûté du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, on aurait dû le convaincre au contraire qu'il serait toujours malheureux, tant qu'il ne se nourrirait pas de ses fruits, qui seuls peuvent lui procurer la force, la santé, le bien-être qui la suit. Cette allégorie eût été et plus naturelle et plus vraie.

N'est-ce pas, en effet, à l'ignorance que l'on doit rapporter tous les vices, tous les crimes, et tous les malheurs de l'espèce humaine ? N'est-elle pas véritablement la boîte de Pandore, d'où sont sortis tous les maux, répandus sur la surface du monde entier ? N'est-ce pas l'ignorance qui a produit la superstition, le fanatisme, l'esclavage et la misère ? L'ignorance est l'abrutissement de l'esprit. Les peuples pour s'y être livrés inconsidérément, ont été facilement chargés de chaînes. Mais ils n'en ont guère eu qu'une sensation confuse ; et pour les empêcher de les rompre, les imposteurs qui voulaient les dominer, après les avoir persuadés que ces chaînes étaient descendues du ciel et qu'il fallait les révéler, les ont replongés dans un assoupissement plus profond. C'est au nom du ciel qu'on a toujours asservi la terre. Les prêtres, au nom des Dieux, ont les premiers gouverné les hommes. Ils les ont dégradés, afin de les rendre plus dociles ; et lorsqu'ils ont arraché à la nature quelques secrets, ils ont eu grand soin de les réserver pour eux seuls. Le secret présidait à leurs mystères ; ils n'y admettaient qu'un très-petit nombre d'initiés, et se gardaient bien d'y faire participer le peuple, regardé comme profane ; delà la double doctrine qui a donné naissance à la cabale. Leur but a donc toujours été visiblement de perpétuer l'ignorance à leur profit. C'était aussi celui du fondateur du Christianisme qui, dans un de ses principaux discours, prend la peine d'adresser un compliment de félicitation aux ignorans et aux imbécilles : bienheureux les pauvres d'esprit, leur dit-il ; *beati pauperes spiritus*.

» Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense, Notre crédulité fait toute leur science.

Ainsi ne craignit pas de s'exprimer, dès il y a longtems, un poète philosophe qui contribuera, pour une grande part, à l'honneur de son siècle et de sa nation, par la vaste étendue de ses lumières, et par l'étonnante variété de ses talens. C'est aussi aux mânes de cet homme, dont le nom vivra autant que la langue Française, que notre clergé, tout en prêchant le pardon des injures, voulut pourtant refuser la sépulture, comme il l'avait fait à Molière ; à quoi il aurait réussi, si le neveu de notre illustre mort, alors

abbé de Scélières, n'eût pas pris la prompte précaution d'y faire transporter, à la hâte, ses précieux restes, pour les y déposer. C'est peut-être la première fois, comme on en a déjà fait la plaisante remarque, qu'un mort ait été contraint de prendre la poste pour aller se faire enterrer. Ajouterai-je que ce dépôt vallut une interdiction à l'abbaye de la part de l'archevêque de Paris, furieux, comme le reste du clergé, de n'avoir pu mieux se venger ? Voilà, certes, un trait de fanatisme bien marqué, arrivé il y a moins de dix années, envers un auteur célèbre, dont le plus grand crime, mais crime irrémiscible, aux yeux de toute la race sacerdotale, était d'avoir osé chercher à nous éclairer, et à nous soustraire au joug flétrissant de la superstition. Mais la représentation nationale, au nom du peuple Français reconnaissant, a ordonné l'honorable translation de ses illustres cendres, pour être déposées au Panthéon ; et Voltaire inscrit le premier dans la légende du patriotisme, a, de cette manière aussi juste qu'éclatante, été pleinement vengé de ses méprisables ennemis.

Ce seul fait nous annonce assez qu'enfin les tems de l'immortelle Raison sont arrivés. Mais ce n'est qu'après un grand nombre de siècles d'ignorance et d'erreurs, qu'elle est parvenue à établir parmi nous son empire, sur les ruines, encore fumantes, du despotisme civil et religieux. L'un et l'autre, parfaitement d'accord, avaient fondé le leur sur l'imbécillité de nos pères. Ce double esclavage de nos stupides ayeux avait été sur-tout fomenté et entretenu, avec le plus grand soin, par les ministres d'une religion, qui avaient adroitement érigé en vertu la pauvreté, l'humilité, l'ignorance, pour affermir leur propre puissance par les richesses, l'ambition et les lumières, qu'ils s'étaient exclusivement réservées. Ces moyens dont ils ont fait un usage si funeste pour leurs sectateurs, leur avaient véritablement procuré tous les avantages d'une société dont ils se sont vus si long-tems les heureux régulateurs. Les préjugés religieux qu'ils étaient en possession d'imprimer dans les tendres cerveaux d'une jeunesse qu'on était forcé, pour ainsi dire, de leur livrer dès l'enfance, et la superstition, qui en était une suite nécessaire, semblaient devoir éterniser leur empire. Mais, pour être quelquefois fort lents, les progrès de la Raison n'en sont pas moins infaillibles. Semblable aux mers qui, par une marche aussi insensible aux yeux du vulgaire qu'évidente pour le physicien, couvrent et découvrent tour-à-tour, dans l'immensité des siècles, toutes les parties de notre planète, la philosophie qui n'est autre que la Raison, se plaît à visiter successivement les divers habitans de toutes les contrées du globe. Écoutons-la parler elle-même dans Lucien : « Je n'allai pas d'abord, » dit-elle, chez les Grecs, mais je commençai » par la cure la plus épineuse et la plus difficile » qui était celle des barbares. Je tournai donc » mes pas vers les Indiens, qui composent un » peuple immense, et que je fis humblement des- » cendre de leurs éléphants, pour m'écouter : » et toute la nation des Brachmanes, voisines des » Nécréens et des Oxidraques, reçut ma doctrine et vit encore sous mes lois, admirée » et respectée de tout le monde. Au sortir des » Indes, j'allai en Ethyopie, et delà chez les » Egyptiens. Ensuite je passai à Babylonne pour

» instruire les Chaldéens et les Mages : puis je
 » m'arrêtai en Scythie quelque tems ; d'où revenant par la Thrace, je conversai avec Eumolpe
 » et Orphée, et les envoyai devant moi en Grèce
 » avec ordre au premier d'instruire les Grecs
 » dans mes mystères et à l'autre de leur apprendre la musique. Je ne tardai pas à les suivre ». Depuis, la philosophie a passé de la Grèce dans l'Hespérie, de l'Hespérie à Constantinople et dans l'Arabie, d'où elle est venue enfin se réfugier en Italie, pour se répandre ensuite dans les autres parties de l'Europe. La France ne tarda pas à s'approprier les lumières qu'elle produisit. On commença par y cultiver les lettres; et après s'être long-tems occupés des talens agréables, nos pères tournèrent leurs regards vers les talens utiles. Ils s'adonnèrent enfin aux sciences exactes. C'est ainsi, en suivant cette gradation peut-être indispensable pour l'esprit humain, qu'il nous fallait un Marot, avant que nous pussions nous promettre un Descartes. Il parut enfin; il ose soulever le voile épais, qu'une grossière ignorance renforçait encore pour cacher la vérité. D'autres esprits audacieux le secondent et achèvent de l'arracher tout-à-fait : dès lors, il faut qu'elle répande sa bienfaisante lumière sur tous les habitans du globe, à mesure qu'ils ouvriront la paupière; et le sort du monde est fixé.

La patrie des Bacon, des Newton, des Locke, éclairée par eux et par quelques autres hommes supérieurs, rougit un instant de l'abrutissement de l'esprit humain. Alors la première des nations, elle voulut secouer le joug avilissant de la superstition et de l'esclavage; mais, faute de lumières encore assez sûres, et pour avoir conservé le nom de roi à celui qu'elle ne voulait que pour premier magistrat, et lui avoir accordé et souffert des revenus immenses et un énorme pouvoir, sans avoir prévu qu'il ne manquerait pas d'en abuser, l'Angleterre, qui se dit encore libre, ne l'est réellement plus depuis long-tems. Sa puissance a aussi diminué en raison de sa liberté. Car comme un peuple, déjà éclairé, ne supporte le poids du despotisme qu'autant qu'il ne saurait s'y soustraire, les Anglo-Américains ont avidement saisi le premier prétexte qu'ils ont pu trouver pour se détacher de leur mère-patrie, qui n'était plus pour eux qu'une marâtre insupportable. Ils donnèrent alors à l'univers l'exemple utile d'un peuple, qui se constitue sur les bases solides des droits naturels de l'homme, modifiés sur les relations de la société.

Grâces te soient à jamais rendues, peuple généreux ! Peut-être cet exemple était nécessaire à mon pays. D'excellens esprits en firent le sujet de leurs méditations profondes. La lumière y devint pour ainsi dire générale; et la révolution Française ainsi préparée, n'attendit plus qu'une heureuse occasion pour éclore. Elle ne tarda point à se présenter.

Une cour qui avait porté la dépravation des mœurs, au point de ne plus porter de scandale, et la dilapidation des finances à cet excès de ne plus laisser voir de ressources, s'enlaça d'elle-même dans les filets qu'elle tendit à ceux, qu'elle avait usurpé le droit d'appeler ses sujets. Elle eut l'imprudence de convoquer les états généraux, comptant bien leur dicter les loix et les dissoudre à volonté. Mais le destin de la France en avait décidé tout autrement. La na-

tion, qui déjà connaissait ses droits, s'obstina à les vouloir rétablir. Le reste est connu. Il en arrivera de même à tout peuple qui voudra fortement s'instruire de ses droits et consulter ses forces. Il emploiera ces dernières pour rétablir et consolider les autres : le succès en paraît assuré.

Ces événements, qui doivent précéder la félicité des nations, quoique marqués dans l'ordre des tems, ne peuvent être évidemment que la suite du triomphe de la Raison. Mais il faut que ce triomphe soit permanent, si l'on veut constamment en recueillir les fruits précieux.

Car il ne faut pas croire qu'un peuple ait assez fait pour son bonheur, quand, par un digne élan, il est parvenu à conquérir sa Liberté. Il n'aura rien fait, s'il ne connaît pas les moyens certains de la fixer. Il doit prendre la précaution nécessaire de la mettre sous la garde vigilante et sûre de la Raison, sa mère et sa protectrice. C'est alors seulement qu'il pourra compter perpétuellement sur leur double possession; car elles se prêtent l'une à l'autre un appui mutuel, puissant et indispensable : et l'on ne peut guères plus espérer naturellement de conserver la Liberté sans la Raison, que la Raison sans la Liberté.

Cette vérité paraît sentie généralement par tous ceux qui connaissent tout le prix de la Liberté. Dès que nous lui avons eu élevé un trône, nous nous sommes empressés de consacrer des autels à la Raison. Dans tous les coins de la république, des temples lui sont journellement dédiés, et l'on en chasse irrévocablement, tous les jours, la superstition et le fanatisme qui s'en étaient emparés exclusivement. Tous deux sont près d'expirer, et ne sont plus aujourd'hui soutenus que par d'aveugles et insensés préjugés, mais déjà bien abattus, et qui, pour s'enfuir tout-à-fait, n'attendent plus qu'un choc de la Raison, de laquelle pourtant ils avaient, jusqu'ici, si bien réussi à retarder les progrès.

Ces préjugés si funestes à notre repos, si ennemis du bonheur de l'homme, et si contraires aux véritables intérêts de toute société, sont les préjugés religieux. Ouvrez l'histoire, transportez-vous parmi toutes les nations policées et sauvages, par-tout, la Chine peut-être exceptée, vous verrez les prêtres tenir les peuples dans la dépendance : témoins les Brame dans l'Inde, les Mages en Perse, les Prêtres en Egypte et même en Grèce, les Lamas dans la Tartarie, et les Druides chez les Celtes nos ayeux ; vous y verrez des erreurs propagées, des coutumes absurdes établies, des actions atroces commandées au nom de la Divinité. Les sacrifices de sang humain n'ont point d'autre source, et où le roi des rois lui-même ne put soustraire Iphigénie au Sacrificateur Calchas; et chez les Juifs, où Jephthé immola sa propre fille; et sur le sol même que nous habitons, chez les Gaulois, qui sacrifiaient leurs enfans dans des mannes d'osier; et Madagascar, où c'est un devoir de religion pour les femmes, lorsqu'elles accouchent dans les heures ou jours réputés malheureux, d'exposer leurs enfans aux bêtes, de les enterrer ou de les étouffer; et au Pégu, où on sacrifie une vierge tous les ans à la fête de l'Idole, et où, lorsque les prêtres ou magiciens ont prédit la mort d'un malade, c'est un crime pour lui d'en revenir; et chez les Giagues, qui croient

pouvoir sans crime piler leurs propres enfans dans un mortier, mais qui regardaient comme un crime abominable de ne pas massacrer au mois de Mars, à coup de bêche, un jeune homme et une jeune femme devant la reine du pays, et dans la capitale du Cochin, où quiconque se fait dévorer par les crocodiles, qu'on y élève à cet effet, est réputé saint et à Jagrenate, où l'on est aussi compté parmi les élus, si l'on se fait écraser sous les roues du char de l'Idole; et à Formose, où c'est un crime aux femmes d'accoucher avant l'âge de trente-cinq ans, et si elles sont grosses, elles sont obligées, par principe de religion, de se faire avorter, en se faisant fouler aux pieds de la prêtresse.

Qui de nous, après avoir parcouru cette galerie ensanglantée, qu'il serait facile de prolonger encore, peut manquer de s'écrier :

« Quoi ! la religion a produit tant de crimes !... »

Oui, citoyens, n'en soyez point étonnés. Dans tous les tems, et dans toutes les contrées de la terre, les fourbes qui se sont donnés pour les interprètes du souverain Etre, n'ont eu pour but que de retenir l'esprit humain dans une enfance éternelle. Par-tout ils n'ont cherché qu'à éterniser l'ignorance des nations, afin de parvenir plus sûrement à s'approprier la domination sur les peuples, avec tous les avantages de la société. Par-tout on les a vu prêcher dans cette vue, des dogmes absurdes et une morale contraire à sa fin. Ecoutez le Faquir, l'Iman, le Talapoin, le Bonze, le Derviche, le Mage, le Lama, le Léвите et le Théologien : tous, mus par les mêmes motifs, n'ont établi leur puissance que sur le malheur de l'espèce humaine. Pour y mettre fin, il ne s'agit que de s'éclairer. On a terminé le chapitre de l'absurdité de toutes les religions, pour me servir des propres expressions d'un écrivain de beaucoup d'esprit, quand on a dit que les princes de la Tartarie font, par friandise, saupoudrer leurs sauces avec les excréments du grand Lama.

Abstraction faite d'une multitude de pratiques vaines, superstitieuses, bizarres, folles ou cruelles, celle pour qui jusqu'à présent nous avons montré un attachement si peu conforme à la Raison, outre les absurdités de tous ses ministères, avait le vice radical de consacrer la servitude en principe. Aussi dès que des peuples de notre Europe ont eu tourné leurs premiers regards vers la liberté, n'ont-ils pas tardé à abandonner le papisme, en embrassant différentes sectes, jusqu'ici qualifiées d'hérétiques, et qui toutes, au fond, sont beaucoup moins déraisonnables, que ce culte, si mal-à-propos et si improprement appelé catholique, c'est-à-dire universel, tandis qu'il n'a jamais été suivi, dans le tems de sa plus grande splendeur, par la vingtième partie du monde connu. Nous conviendrait-il mieux à nous, peuple aujourd'hui libre par excellence ? pour le soutenir il faudrait être prêtre, ou en conserver l'esprit; il faudrait être ou fanatique, ou imbécille.

Vous devez donc commencer à soupçonner, chères concitoyennes, qu'il n'est pas si indifférent que peut-être vous l'aviez cru d'abord, que nous conservions une religion qui favorise clairement le despotisme; une religion qui a des dogmes absurdes et des ministères inconcevables; une religion dont la morale, qui ne paraît pure qu'à ceux qui n'en ont jamais fait l'examen, nous conseille de fuir le monde, de

nous détester nous-mêmes, de haïr le plaisir, de chérir la douleur, de mépriser la science, de lui préférer l'ignorance volontaire et la pauvreté d'esprit, de nous détacher des créatures, de ne rien aimer sur la terre, de craindre l'estime des hommes. Voilà les maximes merveilleuses d'une morale que des blasphémateurs ont attribuée à un Dieu : comme si, leur pratique faisant le supplice de l'homme, elles ne contrariaient pas manifestement les vues du créateur, à qui, en formant l'homme, on ne saurait supposer l'abominable intention de créer un être, pour l'unique plaisir de le voir perpétuellement tourmenté durant sa vie, sans se peindre Dieu comme le plus cruel des tyrans.

Je conviens que cette même religion recommande en même-tems le pardon des injures, l'amour des ennemis, la fidélité conjugale, la charité envers les pauvres, la patience et l'humanité. Ces préceptes, conformes à ceux qu'ont professés les sages de tous tems, n'ont été que trop souvent démentis dans la pratique par ceux qui nous les prêchaient par état, et cela tout autant de fois qu'ils y ont trouvé leur intérêt, et qu'ils l'ont cru pouvoir avec impunité.

En effet, est-il bien conforme à ces maximes d'avoir usurpé les dîmes sur les peuples crédules, en faisant intervenir Dieu et le Diable tour-à-tour; de s'être enrichis en refusant d'enterrer en terre sainte, quiconque mourait sans leur rien laisser, et en se rendant propriétaires des biens, qu'en qualité d'éconômes des pauvres, ils étaient dans la stricte obligation de leur distribuer; et enfin d'avoir fait de ces richesses un usage aussi scandaleux qu'abusif.

Est-ce par humilité et par justice, que les papes se sont faits les distributeurs des états de l'Amérique, sur lesquels ils ne pouvaient avoir aucune apparence de droit, et que, par une ligne de démarcation, qui prouvait à la fois leur ignorance et leur délirant orgueil, ils les partageaient entre les Portugais et les Espagnols, à qui l'injustice de cette prétendue concession a servi de prétexte, pour dévaster ces immenses pays, en égorger la plus grande partie des malheureux habitans, et réduire le reste à l'esclavage ?

Est-ce par humanité, que l'Eglise a prêché les croisades, dépeuplé l'Europe et inondé l'Afrique et l'Asie d'une multitude de scélérats fanatisés, allant périr par les fléaux de la guerre et de la peste, pour attaquer des peuples, avec lesquels ils n'avaient aucun intérêt réel à démêler ? Est-ce par le même motif, qu'elle a fait faire encore d'autres croisades, et contre les Vaudois et contre les Albigeois, à l'égard desquels on ne se contenta pas de meurtres ordinaires, mais on employa, par une vengeance inouïe jusqu'alors, des cruautés qui font frémir la nature, et qui seraient peut-être incroyables pour nous, si le spectacle ne venait pas d'en être renouvelé par les Vendéistes, sectateurs aussi dupes qu'insensés, d'un culte auquel ne croient pas même ceux qui les font agir ?

Est-ce aussi par humanité que, dans ce siècle et de nos jours, la sainte inquisition, dans les lieux où elle est établie, fait encore périr dans les flammes, dans des cérémonies pompeuses, appelées *auto-da-fé*, ou actes de foi, tant de victimes infortunées, à quoi on ne peut reprocher autre chose, que de n'avoir pas de Dieu

des idées aussi déshonorantes que leurs féroces bourreaux ?

Toutes ces horreurs, outre un grand nombre d'autres, dont nous ne voulons pas rappeler le souvenir, ne servent qu'à prouver que nulle prédiction n'a jamais été mieux accomplie, que celle du doux Jésus, quand il a dit : « Je viens apporter le glaive et non la Paix » ; et que l'église, qui se dit son épouse, a parfaitement pratiqué sa doctrine dans tous les points qu'elle a jugé convenir à ses intérêts.

Si de la doctrine du Christianisme, nous voulions passer à ses dogmes, en jettant un coup d'œil sur les principaux, nous reconnaitrions que la plupart sont opposés aux simples notions du sens commun, et n'ont été inventés par les prêtres que pour leur particulière utilité. Sans parler de la grâce et de ses effets, matière sur laquelle on n'a cessé de déraisonner sans s'entendre, je me contenterai de remarquer que la confession, avec tout l'attirail de la pénitence, a été inventée un peu avant la conversion de Constantin, pour attirer au Christianisme les plus grands scélérats qui ne trouvaient point dans le paganisme d'expiations pour leurs crimes. Ils en obtenaient la rémission des prêtres Chrétiens, moyennant certaines soumissions, et de grosses sommes d'argent. La pénitence a été la base de la richesse de l'église; et nous avons encore des tarifs, publiés dans des siècles barbares, du prix de la rémission de toutes sortes de crimes. D'ailleurs :

« Il est avec le ciel des accommodemens. »

Ne sait-on pas qu'un confesseur de Louis XIV avait tranquilisé sa conscience, allarmée de l'oppression et de l'épuisement de son peuple en l'assurant qu'il était absolument le maître de tout ce que possédaient ses sujets ?

Ne sait-on pas qu'Emmanuel VI, roi de Portugal, ayant fait son sérail d'un couvent de religieuses, ne s'y rendait jamais qu'accompagné de son confesseur qui portait le viatique pour l'absoudre et l'administrer en cas de quelque accident imprévu ?

Ne sait-on pas que le confesseur de Louis XV, de crapuleuse mémoire, le rassurait même sur un péché, si révoltant que je ne saurais me résoudre à vous le nommer ? En faut-il davantage pour démontrer, sinon tous les abus de ce prétendu sacrement, au-moins sa complète inutilité ?

Tous ces dévots scélérats et leurs pareils, avaient encore été surpassés par le grand Constantin qui remit, par une prudence admirable, à se faire administrer le baptême, qui efface tous les péchés, comme l'on sait, aux derniers momens d'une vie souillée de tous les crimes : adresse qui seule, sans compter ses autres titres, aurait suffi, sans doute, pour lui mériter l'auréole. Pourrait-on donc, sans injustice, ne le pas révéler comme un saint ?

Au reste, quand la religion chrétienne ne porterait pas avec elle tous les abus; quand elle serait aussi douce, dans la pratique, qu'on veut qu'elle le soit en théorie; quand elle ne poserait pas sur la base cruelle de l'intolérance, nous ne devrions pas balancer un instant à l'abjurer, parce que, faisant un précepte précis et formel de l'obéissance aux maîtres de la terre qui prétendent ne tenir leur pouvoir que du ciel, ce qui ferait de tous les vrais Français autant

de sacrilèges, ses maximes se trouvent diamétralement opposées à celles qui servent de fondement au gouvernement libre ou républicain. Rapportons à ce sujet ce que dit, dans son stile non moins enchanteur qu'énergique, l'immortel auteur du contrat social : « Il y a une sorte de religion bizarre, qui donnant aux hommes deux législations, deux chefs, deux partis, les soumet à des devoirs contradictoires, et les empêche d'être à la fois dévots et citoyens. » Tel est le Christianisme romain qu'on peut appeler religion du prêtre. Il en résulte une sorte de droit mixte et insociable qui n'a point de nom... Cette religion est si évidemment mauvaise, que c'est perdre le tems de s'amuser à le démontrer. Tout ce qui rompt l'unité sociale ne vaut rien. Tout les institutions, qui mettent l'homme en contradiction avec lui-même, ne valent rien. Le Christianisme, même dans sa pureté, est bien loin d'attacher les cœurs des citoyens à l'état; au contraire il les en détache, comme de toutes les choses de la terre : je ne connais rien de plus contraire à l'esprit social.

» On nous dit qu'un peuple de vrais Chrétiens formerait la plus parfaite société que l'on puisse imaginer. Je ne vois à cette supposition qu'une grande difficulté; c'est qu'une société de vrais Chrétiens ne serait plus une société d'hommes.

» Je dis même que cette société supposée ne serait avec toute sa perfection ni la plus forte, ni la plus durable. A force d'être parfaite, elle manquerait de liaison; son vice destructeur serait dans sa perfection même.

» Le Christianisme est une religion toute spirituelle, occupée uniquement des choses du ciel; la patrie du Chrétien n'est pas de ce monde. Il fait son devoir, il est vrai; mais il le fait avec une profonde indifférence sur le bon ou mauvais succès de ses soins. Pourvu qu'il n'ait rien à se reprocher, peu lui importe que tout aille bien ou mal ici-bas. Si l'état est florissant, à peine ose-t-il jouir de la félicité publique, il craint de s'enorgueillir de la gloire de son pays; si l'état dépérit, il bénit la main de Dieu qui s'appesantit sur son peuple.

» Pour que la société fût paisible et que l'harmonie se maintint, il faudrait que tous les citoyens sans exception, fussent également bons Chrétiens : mais si malheureusement il s'y trouve un seul ambitieux, un seul hypocrite, un Catilina, par exemple, un Cromwel, celui-là très-certainement aura bon marché de ses pieux compatriotes. La charité chrétienne ne permet pas aisément de penser mal de son prochain. Dès qu'il aura trouvé par quelque ruse l'art de leur en imposer et de s'emparer d'une partie de l'autorité publique, voilà un homme constitué en dignité. Dieu veut qu'on le respecte; bientôt voilà une puissance, Dieu veut qu'on lui obéisse; le dépositaire de cette puissance en abuse-t-il ? c'est la verge dont Dieu punit ses enfans. On se ferait conscience de chasser l'usurpateur; il faudrait troubler le repos public, user de violence et verser du sang, tout cela s'accorde mal avec la douceur du chrétien; et après tout, qu'importe qu'on soit libre ou serf dans cette vallée de misères ? L'essentiel est d'aller en paradis, et la résignation n'est qu'un moyen de plus pour cela. » Survient-il quelque guerre étrangère, les

» citoyens marchent sans peine au combat, nul
 » d'entr'eux ne songe à fuir; ils font leur devoir
 » mais sans passion pour la victoire, ils savent
 » plutôt mourir que vaincre. Qu'ils soient vain-
 » queurs ou vaincus, qu'importe? La provi-
 » dence ne sait-elle pas mieux qu'eux ce qu'il
 » leur faut? Qu'on imagine quel parti un en-
 » nemi fier, impétueux, passionné peut tirer de
 » leur stoïcisme! Mettez vis-à-vis d'eux ces
 » peuples généreux que dévorait l'ardent amour
 » de la gloire et de la patrie; supposez votre
 » république Chrétienne vis-à-vis de Sparte ou
 » de Rome, les pieux Chrétiens seront battus,
 » écrasés, détruits avant d'avoir eu le tems de
 » se reconnaître, ou ne devront leur salut qu'au
 » mépris que leur ennemi concevra pour eux.
 » C'était un beau serment, à mon gré, que celui
 » des soldats de Fabius; ils ne jurèrent pas de
 » mourir ou de vaincre, ils jurèrent de revenir
 » vainqueurs, et tinrent leur serment. Jamais
 » des Chrétiens n'en auraient fait un pareil, ils
 » auraient cru tenter Dieu. Mais je me trompe
 » en disant une république Chrétienne; chacun
 » de ces deux mots exclut l'autre. Le Christia-
 » nisme ne prêche que servitude et dépen-
 » dance. Son esprit est trop favorable à la ti-
 » rannie pour qu'elle n'en profite pas toujours.
 » Les vrais Chrétiens sont faits pour être es-
 » claves; ils le savent, et ne s'en émeuvent
 » guères; cette courte vie a trop peu de prix
 » à leurs yeux. »

De tout ceci, il faut conclure que la liberté ne saurait subsister chez un peuple qui professerait la religion Chrétienne même dans sa pureté; que la persuasion des dogmes absurdes du Christianisme et la pratique de sa morale, si peu convenable à l'homme, sont d'une inefficacité absolue pour le porter à la vertu; que cette morale a toujours été variable, fondée sur des chimères, et subordonnée aux intérêts des interprètes de la Divinité qui, n'ayant jamais fait connaître aux hommes que de fausses vertus, et n'ayant fait que leur donner le change sur la cause de leurs peines, ne leur ont inspiré que des idées qui, bien loin de les rendre heureux, n'étaient propres qu'à les détourner du bonheur et à porter le trouble dans la société.

J'entends les fanatiques crier d'un ton demi-triomphant: « Que signifient ces vaines clameurs contre notre religion sainte? Ces prétendus patriotes sont habiles à tout détruire, sans savoir rien réédifier. Que mettront-ils à la place? point de religion, point de mœurs. Quelle digue pourra contenir dans la suite les scélérats, s'il ne leur reste aucun frein? La confusion et la dissolution de la société ne seront-elles pas les suites nécessaires d'un si funeste système? »

Le zèle du Seigneur vous consume et vous égare. Calmez-vous, illuminés; et rassurez-vous en même tems. En étouffant vos préjugés cruels et déraisonnables, n'est-ce rien mettre à la place que de leur substituer le culte de la Raison; c'est-à-dire la religion de l'homme, une morale conforme à la nature de son être, la seule qui puisse le conduire au bonheur? Nous la fondons, non sur des chimères comme la vôtre, mais sur les maximes de la Raison; non sur de faux oracles, mais sur des vérités éternelles; non sur des mystères inconcevables, mais sur les notions les plus simples du bon sens, non sur des miracles, démontrés impossibles, mais

sur la connaissance du cœur et de l'esprit humain. Après l'exposition simple que nous en allons faire, à moins que ne soyez encore plus stupides que pervers, vous serez forcés de convenir qu'une telle religion, puisqu'elle ne perde point de vue la terre où elle a sa racine, mérite d'être préférée, pour le bonheur qu'elle procure, à celle qu'on avait été chercher dans le ciel, et qu'il semble qu'on n'en ait fait descendre, que pour le supplice perpétuel des mortels infortunés.

Toutes les religions, outre la doctrine qu'elles enseignent, ont encore des dogmes, qu'elles donnent pour pâture à l'esprit humain et qu'elles ordonnent de croire, quelque absurdité qu'ils puissent renfermer. La nôtre n'en offre aucuns comme positif, hors celui de l'existence du principe constant, mais invisible et impénétrable qui vivifie la nature. Nous ne nous fatiguerons point vainement, en cherchant à pénétrer son essence, convaincus de l'inutilité de nos efforts à concevoir ce grand être qui se dérobe à toutes nos spéculations. Nous nous contenterons donc de l'adorer en silence, sans prétendre ressembler aux inventeurs de toutes les fables sacrées, qui ne sont jamais parvenus qu'à faire de Dieu des peintures, aussi injurieuses que déraisonnables et contradictoires. Si, a dit Fontenelle, les triangles faisaient un Dieu, ils lui donneraient trois côtés. Les hommes ont agi de la même manière. Loin que Dieu les ait faits à son image, ce sont eux au contraire, qui ont modelé Dieu d'après eux-mêmes, ils lui ont prêté leurs passions, leurs vertus, leurs besoins et jusqu'à la forme humaine. Ils ont cru beaucoup l'honorer, en le peignant semblable aux maîtres de la terre. Ils en ont fait ainsi un être injuste, jaloux, partial, cruel, vindicatif, variable et méchant. D'un autre côté, ils l'ont conçu rempli de perfections infinies: de bonté, de justice, de sagesse; ils l'ont imaginé sachant tout, immuable, indépendant, infini, tout-puissant, ayant tout créé, conservant et gouvernant tout d'après les loix qu'il s'est faites à lui-même. Que de peines se seraient épargnées ces hardis imposteurs, s'ils avaient fait réflexion que ces différentes qualités, s'entr'empêchant pour la plupart, ne sauraient se supposer dans le même sujet, sans une contradiction palpable! Pour nous, il nous suffit de savoir qu'il existe; et sans le comprendre, de lui rendre nos perpétuels hommages, sous le nom de la Raison qu'il nous a donnée pour flambeau. C'est elle qui va nous éclairer sur le choix de la morale qui doit nous convenir.

Pour la trouver, nous n'avons besoin que de rentrer en nous-mêmes, et de consulter la fin que nous nous proposons. Chacun de nous entendra une voix intérieure, qui ne cesse de lui répéter: « L'homme étant un être sensible, intelligent et raisonnable, doit vouloir et poursuivre sans cesse le bonheur. Pour réussir à l'atteindre, il faut qu'il écarte, à chaque instant de lui, tout ce qui peut nuire à son bien-être, et qu'il rapproche tout ce qui peut y contribuer. »

Ainsi, quand l'homme vivait isolé, il devrait déjà haïr le vice, qui n'est que l'habitude des actions nuisibles à soi-même. Mais se sentant destiné par la nature à l'état social, c'est-là qu'il trouvera la mesure exacte de ses devoirs et de ses droits, dans les rapports qu'il apper-

cevra entre lui et les membres de la société dont il fait partie. Il sentira que c'est pour se conserver et jouir du bonheur, qu'il vit en société avec des hommes, qui ont les mêmes désirs et les mêmes aversions que lui; que, pour se rendre heureux lui-même, il est obligé de s'occuper du bonheur de ceux, dont il a besoin pour son propre bonheur, puisque, de tous les êtres, le plus nécessaire à l'homme, c'est l'homme. De là la nécessité de la vertu.

« Désirer le bonheur, dit un philosophe moderne, c'est aimer ce qui est conforme à notre être, ce qui peut le conserver, ce qui peut rendre notre existence heureuse : ainsi, par sa nature, l'homme ne doit pas s'aimer seulement lui-même, mais encore tout ce qui peut concourir à sa félicité : d'où il suit que l'homme, pour son propre intérêt, doit aimer les autres hommes, puisqu'ils sont nécessaires à son bien-être, à ses plaisirs, à sa conservation. Aimer les autres, c'est aimer les moyens de notre propre félicité; c'est désirer leur conservation, leur bien-être, parce que nous trouvons que le nôtre y est attaché; c'est confondre nos intérêts avec ceux de nos associés, afin de travailler à l'utilité commune. »

Voilà la véritable clef de la science des mœurs. Tels sont ses principes clairs, simples et puisés dans la nature. Telle est la morale de la raison qu'il est tems de substituer à la morale de la religion. Cette morale universelle, constante, intelligible pour tous les habitans de la terre, faite pour eux tous, et dont chacun d'entr'eux trouve les principes en soi-même, n'est-elle pas préférable à une morale inefficace, partielle et réservée pour un petit nombre d'hommes? N'est-elle pas la plus propre à contribuer au bonheur de la société et de chacun de ses membres, que cette morale mystique, variable, incertaine ou perverse, que nous prêchaient naguères les ministres d'une religion dont nous voyons des gens, qui se trouvent raisonnables, avoir encore, à leur honte, tant de peine à se désabuser.

Ce n'est donc point sur une bâte aussi fragile, aussi variable, aussi incertaine que la religion, que la morale de l'homme peut être fondée; mais sur la bâte constante et immuable de notre sensibilité physique, sur les désirs dont nous sommes constamment animés, sur l'amour que chacun a pour lui-même, en un mot, sur notre intérêt qui n'est, comme l'observe l'auteur que je viens de citer, « que le désir excité par l'objet dans lequel chaque homme fait consister son bien-être. Cet objet est naturel et raisonnable, quand nous l'attachons à des objets véritablement utiles pour nous-mêmes; il est très-légitime et ne peut être blâmé, quand il ne nuit point aux intérêts des autres; il est louable, quand il est conforme, ou quand il contribue au bonheur de nos associés. La morale ne doit avoir pour objet que de faire naître aux hommes leurs vrais intérêts. La vertu n'est que l'utilité des hommes, réunis en société. »

Ceci bien conçu, chacun connaîtra, sans peine, ses devoirs et ses droits. Il sentira qu'il ne peut exiger des autres que ce que les autres peuvent exiger de lui; que, pour se ressentir de leur bienveillance, il doit lui-même leur en marquer; que l'amour se paie par l'amour, et les bienfaits par les bienfaits; et que, s'il désire

l'amour, l'estime et les secours de ses semblables, il doit se conduire d'une manière propre à les mériter. Il sentira que le vice ne peut jamais manquer de se punir lui-même, ni la vertu de porter avec elle sa propre récompense.

Ainsi l'homme, par rapport à lui-même, s'abstiendra du vice qui n'est que ce qui nous nuit à nous-mêmes, parce qu'il ne peut se vouloir du mal; et du crime qui n'est que ce qui nuit aux autres, parce qu'il ne peut se dissimuler que, s'il en usait autrement, il autoriserait par là même les autres à le commettre envers lui. Quand donc il n'aurait ni religion, ni loix, l'homme, guidé par la Raison seule, n'en verrait pas moins évidemment la nécessité de la pratique de la vertu, qui consiste dans l'habitude constante de faire tout ce que nous voyons être d'une utilité réelle, soit à nous-mêmes, soit à ceux avec qui nous vivons, puisque de cette conduite dépend notre bonheur. L'homme de bien raisonne juste; le méchant n'est qu'un mauvais calculateur.

Comme on ne peut douter, d'après l'expérience, qu'il ne se trouve des hommes qu'une mauvaise organisation, ou des passions fougueuses, ou un tempérament indomptable empêchent d'écouter la voix de la raison, et de discerner leurs véritables intérêts, sur lesquels ils peuvent se méprendre, en préférant l'intérêt d'un instant à un intérêt durable, les loix viennent, dans ces cas, suppléer la morale, et contenir par la crainte du châtement, ou punir par le supplice, ceux qui auraient méconnu les motifs qui les eussent dû retenir.

Ce serait ici le lieu, si l'on pouvait tout dire à-la-fois, de faire l'application de ces maximes à la vie publique ou privée de l'homme; de montrer l'intérêt qui doit le porter à la vertu, considéré comme père, ou mère, époux ou épouse, enfant, devant des services ou ayant droit d'en exiger, membre d'une même famille ou d'une association quelconque, magistrat ou simple citoyen. Mais ne suffit-il pas de réfléchir pour reconnaître que notre propre bonheur est attaché à la pratique de la vertu, puisqu'elle ne peut manquer de nous gagner l'affection, la bienveillance, l'estime et les secours des autres hommes; et qu'elle nous assure du témoignage d'une bonne conscience, qui n'est pas le prix le moins doux pour l'homme de bien : au lieu que le vice nous dégrade à nos propres yeux, nuit à la conservation de notre être ou la rend malheureuse; et que le crime nous attire nécessairement de la part des autres la haine, le mépris, les châtements, et qu'ils excitent l'un et l'autre dans nos propres cœurs le mépris de nous-mêmes et le châtement inévitable du remords ?

Je me borne à ces réflexions, après avoir exposé des principes dont tout le monde peut saisir la justesse et doit sentir l'importance. Je laisse à d'autres le soin d'en montrer les effets, eu égard aux différentes positions de l'homme. Encore bien que chacun de nous soit à tout instant à portée d'en vérifier les résultats, les détails qu'exigent de plus grands développemens, extrêmement utiles en eux-mêmes, mériteront de servir de sujet à des discours très-intéressans, dont beaucoup de nos frères songeront sans doute à s'occuper. C'est ainsi qu'en joignant l'exemple aux préceptes, le magistrat, tout homme public, tout citoyen viendront ici,

confondus, chercher à apprendre et à s'enseigner les uns aux autres leurs propres devoirs. C'est ici que nous pourrions nous instruire et des loix qui règlent nos droits respectifs, et des grandes maximes de la morale de la nature; et que nous devons recueillir et emporter, chacun au-dedans de nous, de nouveaux motifs de devenir meilleurs.

Le tems n'est pas loin, peut-être, où il ne me paraît pas invraisemblable qu'une de nos concitoyennes, qui ne s'en doute pas en ce moment, pût dire à sa voisine au sortir du discours d'un de nos patriotes évangéliseurs: « j'aurais cru » entendre un sermon, si le discoureur, pour » enlever notre admiration, avait pris un texte » dans un des quatre évangélistes, nous eût cité » force latin et se fût assujetti à diviser doctement son discours en deux points. A cela près, » je trouve assez bonnes les maximes de ces patriotes, à qui on reprochait pourtant de ne » plus reconnaître la Divinité. » Ma chère concitoyenne, lui répondrait un de nos apôtres qui surprendrait ces derniers mots, « ne voyez-vous » pas que c'est Dieu même que nous adorons » sous le nom de la Raison, uniquement, parce » que c'est l'attribut qui entre le plus visiblement dans son essence? N'avons-nous pas une » morale plus douce et des dogmes plus consonants que vos prêcheurs que vous auriez grand » tort de regretter, puisqu'ils vous montraient » vos devoirs si pénibles, tandis que nous vous » les montrons si doux; puisqu'ils vous donnaient sans pitié, tandis que nous vous faisons » miséricorde? »

Quant aux dévotes obstinées qui craindraient de mettre le pied dans ce temple, qu'elles regardent que nous profanons, heureuses que nous ne ressemblions en rien aux révérends pères de la compagnie de Jésus qui, du tems de leur règne au Paraguay, infligeaient la peine du fouet aux Néophytes qui n'assistaient pas exactement à leurs catéchismes, elle en seront quittes, avec nous, qui avons plus de douceur et de savoir vivre que des moines, pour être abandonnées à leur stupide opiniâtreté, et condamnées à mourir ainsi dans leur impénitence finale.

Nous laisserons donc à l'écart toute personne qui ayant des sens, refuse d'en faire usage. Mais nous, à qui la voix de la vérité s'est déjà si heureusement fait entendre, nous ne nous laisserons point de ses leçons. Quels avantages n'en avons-nous pas déjà retirés! Récapitulons-les. Le culte de la Raison, voilà notre religion; la déclaration des droits de l'homme et du citoyen, voilà notre évangile; le bonheur particulier confondu dans la fidélité générale, voilà notre morale; la volonté générale, manifestée librement par nos représentans et confirmée par le peuple, voilà nos loix; unité de moyens et d'action, voilà notre gouvernement; l'amour de la justice et de l'indépendance, soutenu de la force de nos armes, voilà notre politique; la liberté, l'égalité, la sureté, la propriété, voilà nos droits; l'instruction, les secours mutuels, la communication du bonheur, voilà les devoirs réciproques de chacun de nous; enfin la résistance à l'oppression, voilà le devoir de la société entière: et tout cela nous le devons à la Raison; tels sont ses incontestables droits à notre amour, à notre vénération, à nos hommages.

Résumons. L'ignorance, cette peste éternelle

de la race humaine, a produit tous les fléaux qui ont ravagé la terre. Par-tout des fourbes ont eu la ruse de lui imprimer, pour leur perpétuel avantage, un caractère sacré. La raison seule avait le pouvoir magique de détruire ce talisman fatal. Elle vient de le briser en notre faveur; et jamais il ne se reproduira pour nous, si nous savons tenir, par nos hommages constants et sincères, notre puissance libératrice. A quels titres n'est-elle pas en droit de les exiger! La reconnaissance ne nous en fait pas seulement un devoir, mais notre intérêt nous le prescrit. N'est-ce pas à elle, que nous devons la liberté dont nous ne laissons pas d'apercevoir tous les charmes, à travers le voile que nous avons été forcés d'étendre sur sa statue, pour la préserver des outrages que lui prépareraient ses hypocrites ennemis, tout en feignant de l'adorer, et dont nous ne pouvons la découvrir qu'après l'époque désirée, et probablement très-prochaine, où nous les aurons tous, entièrement, ou chassés ou détruits? N'est-ce pas elle qui nous a découvert la source de nos propres malheurs, dans une religion, tenant elle-même l'homme d'une main sous un joug de fer, et le courbant de l'autre sous celui non moins dur d'un tyran; d'une religion, de laquelle on a remarqué que les sectateurs avaient de plus terribles agonies que les autres peuples de diverse croyance, par l'idée, fautive et injuste, mais effrayante, de la Divinité; d'une religion, fondée sur des fables, sur des mystères, sur des miracles, c'est-à-dire, sur tout ce qui répugne au bon sens; d'une religion qui ne nous offre qu'une morale versatile, variable, bizarre et cruelle selon les intérêts de ses prêtres, laquelle n'est propre qu'à rendre les hommes lâches, pusillanimes, ennemis d'eux-mêmes et des autres, en un mot esclaves, méchants et misérables? N'est-ce pas aussi la Raison, qui nous indique où nous trouverons le bonheur? Ne nous dit-elle pas qu'il accompagne toujours la vertu, qu'elle nous montre, non farouche et austère, mais avec tous ses attraits: facile, douce, naturelle, et séduisante par les avantages visibles qu'elle entraîne toujours à sa suite? Enfin, ne nous prouve-t-elle pas invinciblement que la vraie morale, étant fondée sur le principe évident de l'amour de soi, et dérivant immédiatement de la nature de l'homme, convient également à celui de tous les pays: au Chinois, comme à l'Européen; au Nègre, comme au Persan; au Turc, comme au Japonais; à l'Américain, comme au Tartare; au Lapon, comme à l'Indien; au Sauvage et au Barbare, comme à l'homme le mieux policé, qui tous, avec de la réflexion, doivent trouver en eux-mêmes des motifs puissans pour les déterminer à l'exercice de la vertu, qui n'est que l'art pratique de se rendre heureux en contribuant, de tous ses moyens, à la félicité des autres? tels sont les bienfaits inappréciables de la Raison qui nous a conduits, de cette manière, et, pour ainsi dire, par la main, à la connaissance de l'importante vérité.

A l'approche de cette éclatante immortelle, les préjugés destructeurs doivent s'enfoncer et se perdre dans la nuit profonde de l'oubli, comme on voit, à l'aspect d'une brillante aurore, disparaître et rentrer dans la fange des marécages, les feux-folets dangereux, dont la lueur trompeuse égarait le voyageur, qui marchait,

durant les ténèbres, sans un guide aussi sûr qu'éclairé.

Quant à nous, citoyens, qui avons eu le hasard de saisir ce flambeau sacré, ne perdons point de vue les traces de la Déesse; suivons persévéramment ses pas, pour lui rendre à jamais un culte que nous lui devons à tant de titres; le seul culte qui puisse ramener et conserver la félicité sur la terre; le seul culte, en un mot, qui ne contrarie point la nature de l'homme, le seul qui en dérive essentiellement.

O Raison! éternelle émanation de l'ordonnateur souverain des êtres! c'est à la lumière vivifiante de tes rayons que nous dirigerons désormais tous nos pas vers l'utilité publique; que nous mesurerons toutes nos actions sur l'échelle fixe de nos devoirs; et qu'ainsi nous atteindrons, avec certitude, le but que se propose tout Français, véritablement régénéré, de concourir à la félicité générale, en se rendant heureux lui-même. Nous resterons libres, et nous serons toujours raisonnables. N'élevons jamais d'autel qu'à la Raison, de trône qu'à la Liberté : et notre république, aussi impérisable que ces deux filles du Ciel, se perpétuera, heureuse et florissante, dans l'éternité de l'avenir. Vive ainsi, vive à jamais la République!!!...

[Extrait des reg. de la Sté popul. Séance du 13 plu. II].

Après avoir entendu la lecture que le citoyen Henri Burnel, député de la société populaire du Rocher-de-la-Liberté, suivant son arrêté d'hier, vient de donner du discours qu'il a prononcé le décadi dernier dans le temple de la Raison de la commune du Rocher-de-la-Liberté, à la fête de la plantation de l'arbre de la liberté :

Le conseil considérant que dans un moment où le fanatisme s'efforce encore d'infecter de son dernier souffle l'air pur de la république, et d'enlever aux Français le bonheur et la paix que va leur procurer le culte de la Raison, il est du devoir des administrateurs de saisir avec empressement tous les moyens d'éclairer les citoyens, sur les pièges de tout genre dont les ennemis de la chose publique cherchent à les environner;

Que la dissertation du citoyen Burnel dont le conseil vient d'entendre lecture, et à laquelle il a si justement applaudi, simple comme la Raison et éloquente comme elle, remplit parfaitement ce but :

A sur la motion d'un membre arrêté à l'unanimité, qu'il serait fait au procès-verbal mention civique du discours du citoyen Burnel; que ce discours serait imprimé au nombre de 600 exemplaires, adressé aux municipalités, comités révolutionnaires, instituteurs et institutrices du district; et charge les municipalités de le faire lire pendant trois décadis consécutifs.

Le conseil, arrêté en outre, que ce discours sera envoyé à la Convention nationale, au comité de salut public, à la municipalité de Paris, à la société des Jacobins, aux administrations et sociétés populaires du département.

Signé : HEUDELIN (présid.), GONFREY (secrét.).

Renvoyé au Comité d'instruction publique (1).

(1) Mention marginale, datée du 20 germ. et signée Ph. At. VEAU. Le Comité nomma Grégoire comme rapporteur.

74

[La Sté popul. de Mamers, à la Convention ; 16 germ. II] (1).

« La société républicaine et montagnarde de Mamers frémit d'horreur en apprenant la conjuration méditée contre la représentation nationale par les nouveaux Catilina et s'exprime ainsi :

Puisse la Convention continuer de déjouer la manœuvre scélérate des lâches partisans des esclaves. Puisse le glaive de la loi frapper jusqu'au dernier des traîtres et lui faire expier la peine due à ses forfaits. Puisse-t-elle enfin ne quitter le poste où la confiance publique l'a élevée, qu'à l'instant où la République aura atteint ce degré de bonheur qui est assuré au peuple français par les sublimes travaux de ses représentants. »

DUBON (présid.), FRITÉ (secrét.).

Mention honorable, insertion au bulletin (2).

75

[Extrait des délibérations de la commune de Cany; séance du 9 germ. II] (3).

...Présents : les c^{ns} P. Enouf dit Marais (maire), F. Fouet, Thomas Decornière, P. Deshayes, Nicolas Bunel, Delphin Renould (officiers municipaux); F. Delaplace. P. Laurence. P.-F. Desportes, J.-B.-Rob. Prévôt, P.-L. Trouvé, Ferdinand Dalcourt, J.-B.-Guil. Cherfils (notables); en présence de l'agent national de la commune, assistés de P.-L. Collard (secrétaire-greffier).

Le Conseil général applaudissant avec transport au patriotisme si bien prononcé des citoyennes de cette commune qui, non contentes de s'être disputé à qui travaillerait les premières à l'extraction des terres salpêtrées, surtout encore empressées de donner elles-mêmes et de planter sur les voûtes de l'atelier le drapeau tricolor, considérant que la fête vraiment civique qu'elles viennent de donner est digne d'être transmise à la postérité la plus reculée, arête, l'agent national entendu, et ce, requérant qu'elle sera littéralement consignée dans les archives de cette commune comme un monument sacré de patriotisme, où les enfants pourront lire un jour ce que firent leurs mères pour le maintien de la liberté, la destruction des tyrans, et que leur exemple leur servira à les rallier sous les mêmes étendards si il en pouvait naître d'elles d'assez osés pour les abandonner; qu'une copie en sera envoyée à la Convention nationale et une autre à la Société populaire de Cany qui sera invitée de la consigner sur ses registres.

Le 3 germinal les citoyennes de Cany, de tout état, de tout âge, se sont rendues à une heure après midi au lieu des séances de la Société

(1) C 300, pl. 1056, p. 35.

(2) Mention marginale, datée du 20 germ. et non signée.

(3) D xxxviii 3, doss. XLVII-XLIX.